

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0,60
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:
Trois mois \$ 0,60
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 10 Juin 1894.

PRODUCTION

« L'Anarchie, c'est beau en théorie; dans la pratique c'est irréalisable, m'écrivait mon ami Piétinant. Ainsi, dans une société telle comme celle que vous concevez, où l'individu ne sera plus contraint ou stimulé, par un bénéfice quelconque, à produire, personne ne voudra plus travailler. Du reste, même en admettant que le travailleur se passe de ce stimulant, un patron n'en est pas moins indispensable pour conduire le travail et organiser la production. »

Ils sont nombreux, de par le monde, les Piétinants qui vous tiendront le même raisonnement imbécile.

Cela tient, évidemment, à ce que la réflexion, l'esprit d'analyse ou de déduction, ne sont pas les qualités dominantes des masses.

Habitues à juger les gens et les choses d'après un criterium découlant d'une morale aussi fausse que les institutions dont elle la sauvegarde, il est naturel que ces masses puissent difficilement se représenter une société basée uniquement sur la libre initiative des individus, c'est-à-dire qui serait l'opposé absolu de celle où nous vivons, régime de concentration de l'intelligence et de l'idée vers un pouvoir centralisé d'où émane toute volonté, toute direction.

On nous dit que les théories anarchistes sont irréalisables dans la pratique, et à l'appui de cette affirmation on nous montre l'individu se refusant au travail une fois que la stimulation en aura été détruite.

Et, d'abord, en quoi consiste cette stimulation toute puissante? quel est ce bénéfice miroitant dont on éblouit nos yeux pour les mieux tromper, dans la part qu'on alloue à l'ouvrier pour ses peines journalières?

Il n'est point difficile de le savoir.

Il n'est que la dérisoire estimation d'un travail pénible; il représente un salaire à peine suffisant pour permettre à l'individu de vivre au jour le jour, misérablement, dans la continuelle inquiétude d'un lendemain incertain.

La part brillante qui lui faite par le capital généreux ne le sauvera même pas, à l'âge où les forces trahissent le courage, du lit triste de l'hôpital où agonise, dans de noires pensées, le malheureux que tous abandonnent.

Pour nous, une seule chose nous étonne, c'est la soumission du prolétariat à ces dures conditions; c'est de ne pas voir l'armée entière des travailleurs s'insurger contre ce pacte de famine organisé autour d'elle par le froid égoïsme des capitalistes jouisseurs.

Si l'ouvrier se plie, aujourd'hui, à une infamante servitude morale et physique de tous les instants, pour une méchante rétribution destinée à satisfaire uniquement aux nécessités les plus primordiales de son existence, nous ne pouvons croire que le jour où, devenu libre et pouvant jouir du produit intégral de son labeur, l'ouvrier veuille refuser sa coopération à la production générale, surtout quand cette production, devenant de moins en moins pénible, exigeant le minimum d'efforts corporels par l'application, à l'industrie et à l'agriculture, des moyens mécaniques simplifiés mis à notre disposition par la science, le travail, loin d'être une corvée épuisante pour l'homme, sera devenu une distraction agréable de quelques heures par jour mises au service de la communauté.

En partant de ce principe si naturel qui veut que chacun consomme selon ses besoins, nous arrivons à cette conséquence logique que chacun travaillera selon ses forces, car un corps bien nourri, sain, dispos, tient emmagasiné des forces qui ne demandent qu'à se dépenser sans compter.

Le fainéant est un produit de l'organisation sociale actuelle qui démoralise et abâtardit l'individu. Dans une société librement organisée, où tout concourra à l'amélioration et au bien-être de l'espèce humaine, ce champignon poussé sur le lumier des institutions bourgeoises, ne pourra plus se développer, il périra sous le souffle purificateur qu'aura fait naître l'ère de liberté inaugurée.

Maintenant, pour ce qui est du « patron indispensable », organisateur et conducteur du travail, nous croyons que les Piétinants veulent se moquer, car nous estimons que rien n'est moins indispensable qu'un patron dans les choses de la production.

Il n'est point besoin, pour s'en convaincre, d'être excessivement versé dans les traités d'économies politiques ou autres, un peu d'observation et de raisonnement suffisent.

Prenez un établissement industriel quelconque, employant plusieurs centaines d'ouvriers. Nous voyons d'abord un monsieur qui, dans son cabinet vitré, reçoit les commandes, auxquelles, bien souvent il n'entend rien, traitant par routine, confiant dans la sagacité et l'intelligence des contre-maitres et de ses ouvriers. Il prend note du travail, fait le prix, encaisse et attend une nouvelle commande. Celui-là n'est pas le patron, ce n'est qu'une sorte de directeur, aux gros appointements, souvent intéressé dans les affaires. Son rôle consiste à remplir le coffre-fort du maître qui, lui, ne rend visite à sa fabrique

que pour emprunter à la caisse. Voilà donc deux êtres bien étrangers à l'organisation de la production. Ils sont tout au plus bons à organiser de fines parties de plaisir. S'ils disparaissaient en laissant les ouvriers seuls s'entendre directement avec le client, nous croyons que cela ne les gênerait pas le moins du monde. Le travail en serait tout aussi bien fait, sinon mieux, que précédemment, car personne n'ignore que le travailleur, en général dans presque tous les ateliers, est tenu à se conformer à certaines règles qui font loi pour l'exécution du travail, règles la plupart stupides, qui maintiennent l'ouvrier dans la routine et le forcent à suivre des goûts qui sont la négation du beau et de l'hardi dans l'art.

Non seulement le patron n'est pas indispensable pour organiser le travail, mais il lui est, comme on vient de le voir, complètement inutile et funeste. Faire travailler, pour toucher ensuite le produit de ce travail et le dissiper en d'orgiaques fêtes, son intelligence et son activité se bornent là.

Demain !

La seule façon de mesurer sainement les actes du prochain, c'est de se mettre à sa place, d'entrer dans sa peau et de se demander alors qu'elles seraient vos idées, vos aspirations, vos désirs, revêtu de cette peau nouvelle.

Nous jugeons trop les gens qui réclament ce que notre vieille amie Louise Michel appelle le « grand chambardement » avec nos préjugés innés, notre égoïsme inconscient, notre éducation faussée, nos vues étroites de bourgeois ayant plus ou moins bien diné et dinant tous les jours, et si nous ne trouvons pas que tout est pour le mieux dans le fricandeau qu'on a servi plus que dans le gouvernement pour lequel nous avons voté, si nous reconnaissons qu'il y a beaucoup de réformes à faire en politique comme en cuisine, que trop de fripons commandent et trop de braves gens obéissent, que l'assiette au beurre est non aux plus capables et aux plus honnêtes, mais aux plus habiles et aux plus coquins, que la Justice n'est que l'injustice légalisée et protégée par le gendarme, que la plupart de nos institutions sont des chinoïseries et tous nos politiciens des fumistes, qu'il est scandaleux et inouï que des milliers de faïnèants vivent grassement sans rien faire, tandis que des millions de travailleurs crèvent à peu près de faim, nous nous disons en digérant doucement et en secouant la cendre de notre cigare, que cet état de choses est en effet très fâcheux, mais que nous n'y pouvons rien, que les générations futures arrangeront tout cela, et qu'en attendant la

vie est supportable et le mieux est l'ennemi du bien.

Mais celui dont l'estomac est vide ne peut raisonner de la sorte. Il se « bat l'œil » des générations futures ; c'est la sienne qui crie famine et son ventre qui sonne le creux. Il voit le gigot du voisin et s'il est le plus fort s'en enjare. C'est le droit de conquête.

Mirabeau écrivait de son cachot :

« Tout, je dis tout, sans exception, est permis à l'homme pour rompre ses chaînes. »

En dépit du code et de la morale moderne, la vie étant le premier des biens, j'ajouterais cette variante :

« Tout, je dis tout, sans exception, est permis au meurtre de faim pour rompre son jeûne. »

Quand les Barbares se ruèrent sur le vieux monde jouisseur et gorgé, ils n'avaient d'autre aiguillon que celui d'un ventre affamé !

Les sociétés se succèdent et disparaissent englouties tour à tour dans de formidables débâcles. Que reste-t-il des antiques civilisations de l'Asie, des Amériques et de celles dont on découvre çà et là des traces au-delà des déserts africains ?

Comme elles, la nôtre ne sera plus qu'un souvenir. Sur nos débris, d'autres races surgiront qui ne comprendront ni notre histoire, ni nos mœurs, ni nos sottises, ni nos crimes.

Table rase ! Le jour du « grand chambardement » est proche. Les bruits précurseurs des tempêtes s'élèvent de toutes parts !

Voici l'armée des meurtres de faim qui réclame sa place au banquet ! Les voyez-vous s'avancer en légions serrées, les Jacques de demain ? Ils ont la torche et le glaive, la mitraille et la dynamite ! La loque rouge, le haillon cent fois troué par les balles bourgeoises, va flotter sur les ruines des banquets et des palais !

Les affamés et les fils d'affamés de 6.000 ans vont danser sur vos ventres, ô exploitateurs et pitres, leur sarabande macabre.

Ils avaient faim et ils vous ont dit : « Du travail pour acheter du pain ! » Et vous avez répondu : « Nous en avons trop, de bras. » Ils avaient autant que vous soif de Joie, de Repos et de Bien-être. Et vous avez en échange d'une maigre pitance exigé toutes leurs heures. Ils voulaient s'asseoir à la table où s'entassaient les victuailles amassées par leur labeur et vous leur avez jeté des miettes. Vous les aviez entassés dans des logements insalubres et de même que le pain vous leur avez mesuré l'air et le jour, et eux qui n'ont ni propriété, ni argent, ni bien sous le soleil, eux pour qui la patrie est une marâtre, vous leur avez pris leurs fils pour défendre vos propriétés, votre patrie et vos caisses.

Et après avoir prélevé sur leur misère votre part de richesses, après les avoir rongés, affamés, avilis jusqu'au bout d'humiliations, ils lèvent enfin la tête pour protester contre l'exploitation, l'affamement et le travail forcé, vous leur répondez par la prison, les balles et la baïonnette !

Ils ont crié ; maintenant ils exigent. Ils veulent vivre et jouir ; c'est leur droit. Repoussés du banquet, il est jus-

te, logique et humain qu'ils tentent de culbuter la table et les convives.

Pour moi, je n'y vois pas grand mal...

Qu'ils nous délivrent des faiseurs, des exploitateurs, des banquiers et des banquistes ; qu'ils fassent la liquidation sociale ; brûlent la Bourse et les officiers de tripotages ; qu'ils cuisent même les tripoteurs dans le tas : ce n'est pas moi qui crierais au feu !

Hector FRANCE.

Grève noire

Voilà un mois et demi que les mineurs du Nord-Amérique se sont déclarés en grève.

Cette grève, pacifique jusqu'à ces derniers jours, semble enfin vouloir entrer dans une période d'actions qui, sûrement va donner à réfléchir aux directeurs et patrons de mines.

Dans les états de Virginia et de l'Ohio, les grévistes, fatigués d'attendre une solution qui ne vient pas, ont incendié les constructions attenantes aux mines et détruit plusieurs ponts.

La police a été impuissante à empêcher ces attentats à la propriété qui, vu l'exaspération des ouvriers, menacent de se répéter dans toute la région houillère.

C'est, selon nous, la seule façon de se faire écouter. Puisque les réclamations du prolétariat restent lettre morte devant les exploitateurs, il n'y a que la violence à employer pour les forcer à les prendre en considération. Il y aurait encore une chose bien plus simple à faire, ce serait de s'emparer des mines et de les exploiter en commun, à leur tour, après les avoir fait produire exclusivement pour les autres. Mais c'est trop logique et simple pour qu'on le comprenne, et surtout trop révolutionnaire pour que ceux qui se trouvent à la tête du mouvement veuillent le reconnaître.

N'importe ! ces grévistes sortant de la légalité montrent le degré d'impatience et de haine où en sont arrivés les mineurs vis-à-vis de leur situation et de celle des maîtres.

Ils peuvent parfaitement entraîner leurs camarades de misère à les imiter, et alors, vu le contingent formidable de ces derniers — 300.000 hommes ! — imposer à leurs revendications un caractère agressif qui pourrait fort bien tourner au tragique pour les gros actionnaires et autres intéressés.

Du reste, nous ne tarderons probablement pas à être fixés là-dessus. Comme nous le disions tout à l'heure, voilà déjà 45 jours que la grève dure. Elle ne peut plus continuer encore longtemps. 300 mille hommes qui chôment ont vite fait d'épuiser les petites ressources dont ils peuvent disposer. Ou ils se soumettront sans condition aux anciens tarifs et reprendront le travail interrompu, ou ils donneront libre cours à leur colère, en brisant, détruisant tout, mines, machines et bâtiments.

Les deux choses sont possibles. Mais nous voulons croire, pour la dignité des mineurs, que, comme ligne de conduite, ils ne choisiront pas la première.

Un triomphe socialiste

On se rappelle qu'après le vote des poursuites obtenu par les gouvernants français contre le malheureux citoyen et député Toussaint, le parti socialiste, furieux de l'aventure, avait juré haine et mort au cabinet Périé, qui avait autorisé les dites poursuites.

Après maints combats farouches, suivis de nombreux assauts... d'éloquence, les efforts des courageux assaillants furent couronnés de succès : Casimir et ses ministres « jonchèrent le sol », tombés par leurs implacables ennemis !

Ce triomphe des élus du peuple, du vrai peuple, celui-là fut fêté par eux comme un retentissant fait-d'armes parlementaire ; le gouvernement n'avait plus qu'à capituler... et laisser la place aux vainqueurs de la journée.

La question sociale était donc résolue... à moitié : Il fallait reformer un nouveau ministère. On proposa Dupuy, auquel, pour la forme, les invincibles soixante opposèrent un Bourgeois paisible et bedonnant, mais ce fut Dupuy, (un homme à poigne) qui passa. Voici comment débute sa déclaration aux Chambres :

« Mon cabinet défendra la cause de l'ordre et combattra énergiquement l'anarchie ! »

C'est absolument ce que désirent aussi les socialistes arracheurs de dents qui paraded sur les tréteaux parlementaires. Aussi leur appui est-il tout acquis au nouveau gardien de l'ordre et de la propriété.

L'ordre ! mais comment donc ! il en faut pour assurer la jouissance du mandat décroché ! on peut compter sur eux. Ils sauront bien défendre le leur !

Mais, à notre avis, point n'était besoin d'aller chercher Dupuy : comme canaille et crapule, Périé était tout aussi digne de fricoter avec eux.

LA LIBERTÉ

Je suis un amoureux fanatique de la liberté, la considérant comme l'unique milieu au sein duquel puissent se développer et grandir l'intelligence, la dignité et le bonheur des hommes ; non de cette liberté toute de forme, octroyée, mesurée et réglementée par l'Etat, mensonge éternel, et qui en réalité ne représente jamais rien que le privilège de quelques-uns fondé sur l'esclavage de tout le monde ; non de cette liberté individualiste, égoïste, brutale, et toujours mesquine et active, que prônent l'école de J.-J. Rousseau et toutes les autres écoles du libéralisme bourgeois,

et qui considère le soi-disant droit de tout le monde, représenté par l'Etat, comme la limite du droit de chacun, ce qui aboutit nécessairement et toujours à la réduction du droit de chacun à zéro.

Non, j'entends la seule liberté qui soit vraiment digne de ce nom, la liberté qui consiste dans le plein développement de toutes les puissances matérielles, intellectuelles et morales qui se trouvent à l'état de facultés latentes en chacun de nous ; la liberté qui ne reconnaît d'autres restrictions que celles qui nous sont tracées par les lois de notre propre nature ; de sorte qu'à proprement parler il n'y a pas même de restrictions, puisque ces lois ne nous sont pas même imposées par quelque législateur du dehors, résidant soit à côté, soit au-dessus de nous ; elles nous sont immanentes, inhérentes, constituant la base même de tout notre être, tant matériel qu'intellectuel et moral. Au lieu donc de trouver en elles une limite, nous devons les considérer comme les conditions réelles et comme la raison effective de notre liberté.

J'entends cette liberté de chacun qui, loin de s'arrêter comme à une borne devant la liberté d'autrui, y trouve au contraire sa confirmation et son extension à l'infini ; la liberté illimitée de chacun par la liberté de tous, la liberté par la solidarité, la liberté dans l'égalité, la liberté triomphante de la force brutale et du principe d'autorité qui ne fut jamais autre chose que l'expression idéale de cette force ; la liberté qui après avoir renversé toutes les idéalités célestes et terrestres, fondera et organisera un monde nouveau, celui de l'humanité solidaire, sur les ruines de toutes les Eglises et de tous les Etats.

Michel BAKOUNINE.

Les beautés du Salarial

Si le travail libre et spontané donne un grand effort à l'activité physique et morale de l'homme, il n'en est pas de même du travail de la bête de somme qui abrute et atrophie le corps.

Il y a des usines qui sont de véritables bagnes, où sont en vigueur des règlements inraisonnables. Il est défendu aux ouvriers de parler, de regarder autour d'eux, de faire autre chose que le mouvement mécanique pour lequel on les paie. En Autriche se trouvent des usines où les ouvriers ne sortent même pas. Ils y mangent et y couchent, souvent par terre.

Encore tous ces êtres vivants, car ils ont un métier et travaillent. Mais au-dessous il y a une classe de salariés plus misérables encore.

Dans cette classe se trouvent des ouvriers inoccupés qui pour vivre se mettent à n'importe quoi. C'est ainsi qu'au moment de la grève des terrassiers, en 1888, nous avons vu des garçons coiffeurs, des menuisiers, des maçons, remplacer les terrassiers et travailler au chemin de fer des Moulineaux.

Dans les usines de céreuse, où le travail tue si vite, on trouve des gens de toutes les classes et de toutes les conditions qui aiment mieux mourir empoisonnés que mourir de faim. Malgré cela nous entendons les moralistes bourgeois, les Leroy-Beaulieu, de Molinari et autres, nous crier que l'ouvrier est libre de ne pas se présenter dans les usines où il y a des règlements sévères, et dans les fabriques où l'on meurt trop tôt.

Sans doute ils pourraient le faire, mais la misère les talonne et les enfants sont là qui demandent du pain !

Le travail actuel a transformé l'être humain en une machine. Au lieu du labeur intelligent d'autrefois, alors que l'ouvrier commençait et terminait lui-même sa pièce, on exige maintenant un travail purement mécanique. L'ouvrier a tant de coups de lime et de robots à donner dans une journée, il doit les donner. C'est toujours le même mouvement, il l'a fait tout le jour aujourd'hui, il recommencera demain. On comprend que, dans de pareilles conditions, il n'ait aucun goût pour son travail, qu'une machine appropriée pourrait faire aussi bien que lui. On s'explique le besoin de distraction qu'il éprouve au sortir de la fabrique ou de l'atelier. Hélas ! ses plaisirs ne sont pas variés, il n'en a qu'un : le cabaret. Là, il va oublier le dur travail de la journée, les soucis de toute sorte qui l'attendent à la maison. Il ne pense plus au *ham* continu qu'il lui faut faire pour nourrir sa famille et pour arriver à mourir avant l'âge sur un lit d'hôpital, tué par la peine et la misère.

Aussi le nombre des cabarets (400.000 en France, 1 par 94 habitants), est-il considérable, et l'alcoolisme, maladie plus dangereuse que n'importe quelle épidémie, augmente-t-il chaque jour. Non seulement l'alcoolisme arrive à tuer rapidement ceux chez qui il se déclare, mais il a une grave influence sur la postérité. Les enfants des alcooliques meurent dans des proportions doubles de ceux des autres. Ceux qui survivent sont atrophiés, dégénérés, ils mourront un jour dans les mêmes conditions que leur père, car l'habitude acquise, le besoin créé se transmettent aussi bien que les qualités physiques ou morales.

La dégénérescence, l'abaissement de la taille, l'accroissement de la mortalité, une stérilité relative, tels sont dans l'ordre physique les principaux effets des liqueurs spiritueuses chez les peuples qui en abusent. Dans l'ordre moral, les suicides, les crimes, les délits, les folies augmentent par l'alcoolisme et surtout par celui dû aux boissons frelatées.

L'ouvrier boit généralement pour suppléer par une excitation factice, à l'insuffisance de la nutrition et aux nombreuses causes débilitantes auxquelles il est assujéti. Mais malheureusement, il est certaines professions qui par leur nature prédisposent à l'usage des boissons spiritueuses et par cela même à l'alcoolisme.

Telles sont celles qui exposent l'ouvrier au feu ou exigent un grand déploiement de forces : le forgeron, le boulanger, les blanchisseuses. Les professions de cuisinier, marchand de vin, distillateur, tonnelier portent également à l'alcoolisme.

Il y a aussi les intoxications professionnelles, qui sont nombreuses. L'alcoolisme se déclare souvent chez les parfumeurs, les fabricants de vernis, les marchands de couleurs, les éventailistes, les vernisseurs.

Le vin, l'alcool, les liqueurs que boivent les prolétaires sont le plus souvent falsifiés, adultérés de toutes manières, car le commerçant gagne plus à vendre de l'alcool de mauvaise qualité. Ces débitants de vin mouillé volent encore sur la quantité, comme on l'a signalé au Conseil municipal en décembre 1888. Le litre de vin est remplacé par des bouteilles de 85 et même de 80 centilitres. Il est vrai qu'on paie le prix du litre entier.

Le prolétaire, l'ouvrier est en proie à la misère et à l'alcoolisme. La plupart du temps, il végète, son intelligence s'atrophie dans les ateliers, les usines, et les débits de vin. Il en est cependant qui réagissent, qui chaque soir lisent et s'instruisent, qui discutent dans les réunions et dont le cerveau se développe. Ils n'ont point d'idées d'égoïsme, leur raison est droite et saine, ils sont socialistes, c'est-à-dire essentiellement altruistes, ont l'esprit large et les idées justes.

A. HAMON et G. BACHOT.

(Agonie d'une Société).

ROBES ROUGES

Je rentre tard... l'esprit malade et agité par les scènes tumultueuses du jour...

Les mineurs de Saint-Leufroi sont en grève. Quelle misère! Dans le val qui se creuse derrière la falaise, une cité rectiligne aux bâtiments de briques brûlées s'étale géométriquement.

Les rues des maisons ouvrières convergent au cordeau jusqu'à la mairie, la maison d'école, l'hospice. Les chevaux des gendarmes et des dragons l'encombrent. La Taverna, remplie de soldats, fait des affaires. Les brancardiers amènent à l'hospice, en procession, les cadavres mutilés repris aux décombres de la mine où sauta le grisou. Les blessés de l'émeute, sabrés par les dragons, arrivent devant la mairie, le visage, les mains enveloppés de bandelettes qui rougissent.

Je me suis tenu là en permanence, pour interroger les rebelles et prescrire l'information contre eux.

Ils défilent lamentables, sous leurs cottes tachées de houille, la barbe en broussaille, les yeux luisant dans l'ombre du grand chapeau de cuir où demeure attachée la lampe Davy.

Le maire, un gros personnage de la Compagnie, les invective; il écume dans sa barbe de jais; il rage de tout son profil juif.

— Celui-là, monsieur le procureur, celui-là gagnait six francs par jour, autant qu'un sous-lieutenant, et ça se plaint, et ça se met en grève, et ça laisse la mine au grisou, et ça ruine d'honnêtes familles, pour le plaisir de faire le fainéant... Ah!...

Je m'empresse de contraindre au silence ce gros monsieur, qui me choque avec son amour du gain, beaucoup parce que je compte vaguement me présenter à la députation, un jour, par ici: il importe de ne pas indisposer l'électeur d'avance.

Aux vitres, les têtes des femmes, hâves et désespérées, regardent leurs époux menés entre les gendarmes.

Le grief est simple...

Naguère les ouvriers s'aperçurent qu'on négligeait les précautions obligatoires destinées à prévenir les explosions du gaz mystérieux. Ils réclamèrent. La Compagnie voulut qu'ils accomplissent, sans rémunération et par surcroît, les travaux indispensables à la sécurité générale. Selon elle, chaque galerie de mine étant livrée à une équipe qui l'exploite, on ne doit aux houilleurs que le prix de la matière extraite: à eux, exploitants, d'entretenir le filon en état. Le cas reste litigieux.

Certes, la Compagnie manque de générosité; mais, en droit, elle peut arguer ainsi du contrat passé avec les travailleurs. D'ailleurs ses représentants poussent l'outrecuidance jusqu'à soutenir que cette mesure associe en quelque sorte les employés, et, qualifiant ce labeur « le travail libre », la Compagnie se prétend simple courtière entre l'ouvrier producteur et le consommateur.

Là, comme partout, comme toujours, la confiance de l'ouvrier dans la vertu des mots le leurre. Ainsi suffit-il qu'on prononce le mot de liberté ou de république pour qu'il se laisse tondre.

Je retiens le moins possible de ces pauvres, qui frappèrent les soldats ou les gendarmes, bien que je ne plaigae pas ceux-ci le moins du monde.

En effet, ce semble, pour eux, une liesse énorme de pouvoir assommer leurs frères. Au moins une fois, en leur vie, ces rustres se sentent du côté du plus fort, et ils s'enorgueillissent et ils tapent vigoureusement, sans penser que, leur congé fini, les militaires successeurs les assommeront à leur tour, s'ils tentent des réclamations contre l'iniquité sociale.

Au milieu de ma besogne, une estafette vient me chercher de la part du préfet. Les choses tournaient mal à l'ouverture du puits.

J'ai traversé le coron. J'ai marché dans ces rues sablées de charbon, sous les mauvais regards que me lançaient les femmes haillonneuses, débraillées, leurs mamelles étirées par d'avidés nourrissons. Le maire, gras, vêtu d'élégance, sobre, le feutre sur l'oreille, brandissait son gourdin avec indignation devant les mines épouvantées des fillettes au teint vert, des enfants maigris.

Une minute je ressentis le dégoût d'être complice de cette assurance contre la faiblesse du pauvre. Il me parut que ma toge rouge, la chose tiède et flasque, tombait en plis mous sur mes épaules, me marquait encore de l'écarlate infâme jadis commune à nous et aux bourreaux. Je songeai à l'arrestation de Denesolle, aux boucheries de la rue des Nonnes, à l'immonde de mon office, hypocritement paré du mot de *Droit!*

Evidemment, le droit était pour ces

misérables, esclaves sans vêtements, sans douceur, esclaves n'ayant pas, comme ceux de l'antiquité, mérité leur sort par la honte d'une défaite, mais nés ainsi dans la Douleur, selon le décret du Hasard, afin de gorger les plus rusés et les plus fourbes.

Les nues basses, aux couleurs de cendre, traînaient sur les tuiles des toitures humides. Les portes claquaient sourdement à notre venue, comme si l'on eût voulu se garer de notre présence exterminatrice. Les chemins se vidaient devant nous.

Nous parvinrent ainsi sur la place du Puits. La tour de briques fumait entre les arches de fer et de verre, jusqu'au brouillard bas.

Et, à terre, c'était une cohue sombre de mineurs où caracolaient les dragons toutes lames au clair, parmi les hommes renversés et la grêle de briques volant aux casques, aux panaches; tandis que, sur le grondement de la bataille, clamait la voix du vicomte de Kelnsec, superbe, les moustaches au vent: « Sabrez! En avant! Sabrez! » Les chevaux ruèrent dans la foule hurlante, les sabres s'abattirent. Des corps roulèrent. Les femmes échevelées coururent. La poussière noire du sol monta, devint un nuage où étincelaient les lames, les casques, sur le terne passage sans arbres, divisé à l'infini par rectangle de culture...

Pendant cinq jours on assomma les pauvres...

Paul ADAM.

BIBLIOTHÈQUE DE «LA LIBERTÉ»

PIERRE KROPOTKINE :

Le Saliariat.....	0.10
L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste.....	0.10
L'Agriculture.....	0.10
Un Siècle d'attente.....	0.10
La grande Révolution.....	0.10

ELISÉE RECLUS :

Evolution et Révolution.....	0.10
Les Produits de l'Industrie.....	0.10

MICHEL BAKOUNINE :

Dieu et l'Etat.....	0.60
---------------------	------

JEAN GRAVE :

La Société au lendemain de la Révolution.....	0.60
---	------

Années 90-91, 91-92, 92-93 de la «Révolte», relié.—Prix: 5 \$ chaque.

Supplément littéraire, complet, deux volumes cartonnés.—Prix: 6 \$ chaque.

Faire directement les demandes par la poste: Casilla del correo 759.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

Quelqu'un, 0.20—D., 0.20—B., 0.50
Mme G., 1—P., 1—S., 5—L., 6.50—
M., 0.60—D., 0.60—Total: \$ 15.60.

A ce jour: 267.50 \$.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Libertad, Lavalle, Viamonte, Constitution et Once de Setiembre.

Le demander également aux crieurs.